

Le chien explosif

W. L. Alden



Gloubik Éditions
2023

Numéro 102 de la collection Fusée Rivière
blanche, **Dimension William L. Alden**
regroupe 21 nouvelles dont celle-ci.

244 pages - 20 euros

ISBN-13 : 978-1-64932-197-8

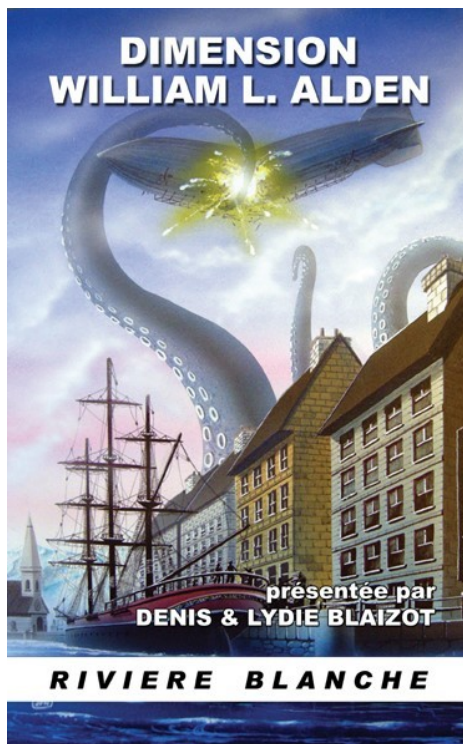


Illustration : Jean-Pierre Normand

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Cette nouvelle a été initialement publiée dans Chapman's Magazine en Décembre 1895 puis dans le recueil Van Wagener's Ways en 1898.

Avez-vous déjà entendu parler d'un chien qui pouvait exploser ? J'ai connu ce genre de chien une fois et je vais vous en parler.

J'avais fermé ma propre maison et je gardais la chambre de célibataire du professeur Van Wagener un été, pendant que sa femme était en visite chez sa mère. Chaque fois que Van Wagener partait faire de nombreuses expériences chimiques, M^{me} Van Wagener allait toujours rendre visite à sa mère. Elle avait l'habitude de dire qu'elle ne savait jamais à quel moment Van Wagener allait se faire exploser ; et rester assise dans sa chambre à attendre une explosion, en se demandant s'il resterait assez de son mari pour convaincre la compagnie d'assurance-vie qu'il était vraiment mort, était plus que ce que les nerfs d'une femme pouvaient supporter.

Il n'y avait personne dans la maison, sauf le professeur, moi et son gros Saint-Bernard. Nous prenions notre petit-déjeuner avec une lampe à alcool et allions à l'hôtel le plus proche pour notre dîner. Van Wagener était dans son laboratoire presque toute la journée et, comme ma chambre se trouvait dans une autre partie de la maison, je n'étais pas trop dérangé par les petites explosions que j'entendais de temps en temps.

Un soir, le professeur entra dans ma chambre alors que je fumais mon cigare d'après-dîner, portant une tasse à thé remplie d'une sorte de pâte épaisse et bleuâtre. Il la posa sur la table, puis, se laissant tomber dans un fauteuil, m'informa qu'il venait de réussir à mettre au point la plus grande invention de notre époque.

— Je vous ai connu faisant cela au moins trente-quatre fois, dis-je. De quelle sorte d'invention s'agit-il, cette fois-ci ?

— J'ai inventé, dit solennellement Van Wagener, l'explosif le plus puissant du monde. Par rapport à la nitroglycérine, il explosera avec une violence au moins deux cents fois supérieure. Vous voyez cette tasse à thé ? Elle contient environ 30 grammes de mon explosif. Si elle explosait à l'instant, il ne resterait pas un seul morceau de cette maison assez grand pour être soumis à une analyse chimique.

— Et vous apportez calmement cette chose diabolique dans ma chambre et la posez sur ma table ! dis-je. Van Wagener, je dois vous souhaiter une bonne soirée. J'ai un engagement en ville, et je vais probablement devoir aller à Chicago ce soir.

Je pensais ce que je disais, car je n'avais pas la moindre confiance dans les inventions de Van Wagener, et je m'attendais à ce que sa tasse à thé du nouvel explosif fasse son œuvre avant que je puisse m'échapper de la maison.

— C'est absurde ! dit le professeur. Mon explosif est absolument sans danger. Vous pouvez y mettre le feu, ou le frapper avec un marteau, vous ne pourrez pas le faire exploser. La seule chose à laquelle vous devez faire attention est de ne pas le mettre en contact avec de la graisse animale. Faites tomber la plus petite particule de saindoux, de beurre ou de quoi que ce soit de ce genre dans cette tasse à thé, et vous verrez la plus formidable explosion qui ait eu lieu depuis celle du Krakatoa.

Je ne répondis pas, mais je pris la tasse à thé et son contenu et je la transportai jusqu'à l'extrémité du jardin, et je la posai sous un groseillier, en récitant des prières pendant le trajet. Puis je revins à la maison et je dis à Van Wagener que s'il ne parvenait pas à s'en débarrasser dès le lendemain matin, non seulement je le quitterais, mais je le ferais arrêter comme

fou dangereux. Je dirai pour lui que c'était l'homme le plus doux du monde. Il se contenta de rire de moi et, promettant de se débarrasser de l'explosif d'une manière sûre, il proposa que nous descendions à pied jusqu'au bureau de poste, afin qu'il puisse poster une lettre à sa femme.

Nous partîmes environ une heure et, à notre retour, j'allai avec Van Wagener dans le jardin pour lui demander d'enterrer son explosif dans un endroit parfaitement sûr, où il pourrait le déterrer après le retour de M^{me} Van Wagener et mon départ de la maison. Nous prîmes une boîte de conserve et une bêche avec nous, mais lorsque nous arrivâmes au groseillier, nous tombâmes à la renverse, comme on peut le dire, en découvrant que la tasse à thé était vide, et aussi propre que si elle avait été lavée à l'eau chaude. Van Wagener ne pouvait pas comprendre, mais il était enclin à penser qu'un scientifique rival avait eu vent de son invention et avait volé l'explosif pour l'analyser. Je ne croyais pas à cette théorie, car je savais que si quelqu'un avait volé l'explosif, il aurait également volé la tasse. Même un scientifique de premier ordre aurait eu le bon sens de faire cela, et je décidai donc que personne n'avait volé le produit.

— Votre explosif a-t-il du goût ? demandais-je.

— Il a un goût de glace chaude, répondit Van Wagener, mais il ne daigna pas m'expliquer où il avait déjà mangé de la glace chaude.

— Je suppose que vous voulez dire que c'est doux et sucré ? dis-je.

— Exactement, répondit-il. Je pense que vous en aimeriez plutôt le goût, et que cela ne vous ferait pas de mal d'en manger... à condition de ne pas manger de corps gras en même temps.

— Cet idiot de chien que vous avez, je vais courir chez moi chercher un fusil, et nous allons l'abattre avant qu'il n'explose.

— Vous ne ferez rien de tel, dit Van Wagener. Ma femme a presque autant d'estime pour ce chien que pour moi, et je préférerais commettre un meurtre que de le tuer.

Il n'y avait plus rien à dire, et le professeur et moi retournâmes dans la maison. Sur le perron, l'infâme chien était assis, se léchant les babines et remuant la queue avec l'air d'avoir gagné un bon dîner par un travail dur et honnête.

Van Wagener s'arrêta brusquement, et dit :

— En y réfléchissant, il y a une possibilité que le chien explose. S'il s'empare d'un morceau de beurre ou d'un os gras, avant qu'il n'ait digéré l'explosif, il pourrait réussir à se faire exploser, ainsi que nous tous, jusqu'au comté voisin.

— Si vous ne le tuez pas, dis-je, enchaînez-le le plus loin possible de la maison.

— Vous pouvez l'enchaîner si vous le pouvez, dit le professeur, mais il ne m'aime pas et ne me laissera jamais le toucher.

— Non, merci, répondis-je. Vous ne me surprendrez pas à m'occuper d'un chien explosif. J'en préfère un qui souffre d'hydrophobie. Rentrons dans la maison et enfermons cette brute dehors, en espérant que le produit l'empoisonnera avant le matin.

Il était très facile de proposer d'entrer dans la maison, mais le chien ne voyait pas les choses sous cet angle. Il s'assit sur le perron, et nous n'osâmes pas nous en approcher, car Van Wagener se rappelait sans cesse qu'il avait vu la bête lécher une assiette grasse en début d'après-midi, et même pendant que nous parlions de lui, il commença à se lécher les pattes, auxquelles il était très probable que quelque chose de gras avait adhéré. Nous nous assîmes donc pour attendre que le chien quitte le perron pour nous laisser libre accès à la maison.

Nous attendîmes pendant au moins une heure, et le chien s'installa confortablement sur le paillason de la porte, sans prêter la moindre attention à nos désirs. Vers huit heures,

cependant, l'idée lui vint que peut-être il n'avait pas été aussi sociable qu'il aurait dû l'être, et qu'il avait pu nous blesser. Alors, tout à coup, il se leva et courut vers nous pour nous présenter ses excuses. Nous ne nous arrê tâmes pas pour l'attendre, mais saisîmes l'occasion pour nous enfuir vers la maison, en criant au chien « Reste dehors, espèce de brute ! » sur un ton qui aurait convaincu toute bête sensée que nous ne souhaitions pas sa compagnie. Mais c'était un animal qui pardonnait, et semblant considérer notre comportement à son égard comme une simple plaisanterie, il trotta après nous, et se faufila dans la maison. Je ne me souciais pas de lui donner un coup de pied, car je n'étais pas du tout sûr que le nouvel explosif du professeur ne pouvait pas exploser par commotion ; et quant au professeur lui-même, il savait que le chien ne ferait pas plus attention à ses demandes que M^{me} Van Wagener elle-même. Nous réussîmes à monter à l'étage et à entrer dans ma chambre avec un mètre ou deux d'avance sur le chien, mais à peine avions-nous fermé la porte et l'avions-nous verrouillée qu'il s'assit, commença à tripoter les panneaux et gémit pour que nous le laissions entrer.

— Combien de temps va-t-il rester là ? dis-je.

— Probablement toute la nuit, répondit Van Wagener, si l'explosion ne se produit pas entre-temps.

— Il faut le faire descendre et le faire sortir de la maison, dis-je. C'est votre chien. Essayez de lui donner un de ces biscuits qui sont sur ma table. Marchez devant lui et montrez-lui le biscuit, et il y a des chances qu'il vous suive en bas, surtout s'il pense que vous préférez qu'il reste ici. Si ce plan ne fonctionne pas, nous devons nous laisser tomber par la fenêtre en attachant les draps ensemble. Ce serait déjà assez mauvais de se faire exploser par un anarchiste, mais se faire exploser par un imbécile de chien serait tout simplement honteux.

Van Wagener dit qu'il essaierait le coup du biscuit, mais qu'il ne pensait guère que ce serait un succès. Ce ne fut pas le cas. À peine avait-il ouvert la porte, un biscuit à la main, que le chien le lui arracha, puis, plein de gratitude pour ce qu'il supposait être un acte de bonté, il sauta sur le professeur, le fit tomber et bondit par-dessus son corps dans la pièce.

Van Wagener se releva et fit remarquer qu'il espérait que ce biscuit n'avait rien de gras, mais qu'il avait l'impression d'avoir été légèrement en contact avec du beurre. Puis il s'approcha du coin de la pièce où j'étais accroupi derrière le canapé, et me dit qu'il était sincèrement désolé pour le désagrément qu'il m'avait causé par inadvertance.

Le chien se promenait dans la pièce dans un état d'esprit des plus sympathiques, bousculant de petits objets avec sa queue, et aboyant de temps en temps de manière joyeuse et amicale. Tout à coup, il nous aperçut, Van Wagener et moi, serrés l'un contre l'autre dans un coin, et il vint s'asseoir en face de nous, la langue pendante, avec une expression de bonté imbécile qui était tout simplement écœurante.

— Si cette brute explose ici, nous n'aurons pas l'ombre d'une chance, mais une explosion à l'air libre ne tuera peut-être pas plus d'un de nous deux. Venez, professeur ! Peut-être pouvons-nous réussir à mettre le chien sur un chat errant, et nous éloigner de lui pendant qu'il a l'esprit occupé.

Nous redescendîmes et quittâmes la maison. Le chien resta près de nous, courant autour de nous, et essayant de temps en temps de sauter et de poser ses pattes sur nos épaules. Rien de ce que je pouvais dire ne pouvait le blesser ou le déprimer. Lorsque nous arrivâmes à un lampadaire, je sortis un journal de ma poche et je lus à haute voix une partie du discours d'un membre irlandais du Congrès, qui montrait la facilité avec laquelle les Américano-irlandais pouvaient envoyer deux-cent-mille hommes en Angleterre et exterminer toute la population anglaise. Ce discours aurait dégoûté

n'importe quel chien ordinaire, mais celui de Van Wagener n'a pas bougé d'un poil. Je fis même chanter à Van Wagener un couplet d'un hymne funèbre, mais cela n'eut aucun effet.

Nous marchâmes environ un kilomètre depuis la maison, mais nous ne rencontrâmes pas de chat, ni rien d'autre qui aurait pu détourner l'attention du chien. Finalement, nous abandonnâmes tout espoir et nous nous assîmes sur le bord de la route pour nous reposer et attendre le pire. Le chien s'assit près de nous, et essaya de me lécher le visage. C'était la brute la plus infernalement affectueuse que j'aie jamais vue.

Nous étions assis là depuis une dizaine de minutes lorsque j'aperçus la lumière d'une bicyclette qui descendait la route. Or, s'il y avait une chose que le chien détestait plus que toute autre, c'était la bicyclette, et il avait mis Van Wagener dans de beaux draps en poursuivant toutes celles qui passaient devant la porte. J'attirai l'attention du chien sur la machine qui approchait et, lorsqu'elle passa devant nous, je dis à voix basse : « Attaque ! » Pour la première fois de sa vie, ce chien infâme regarda la bicyclette en silence et ne bougea pas d'un poil. Cependant, l'homme sur la bicyclette compensa le manque d'intérêt du chien. Il m'avait entendu dire « attaque » au chien, et il nous informa, Van Wagener et moi, que nous étions deux clochards meurtriers, qui avaient essayé d'obliger le chien à l'attaquer, et qu'il nous reconnaîtrait la prochaine fois qu'il nous verrait, et nous ferait arrêter pour avoir essayé de le voler.

À ce moment-là, il se faisait assez tard, et je commençais à être fatigué et imprudent. Je dis au professeur que j'allais chez moi chercher mon fusil et que j'allais abattre ce chien, quoi qu'il puisse dire ou qu'une autre personne puisse dire. Van Wagener ne fit aucune objection. C'était un homme sensé sur certains points, et il reconnaissait que notre seule chance de nous sauver et de sauver New Berlinopolisville d'une explosion était de tuer le chien.

Nous marchâmes rapidement vers la maison de Van Wagener, que nous devions dépasser pour atteindre la mienne. Le chien trotta avec nous, restant près de mes jambes, et essayant de frotter son nez contre ma main. Il me semblait un peu lâche de tuer un animal qui était si plein d'affection et de confiance en moi, mais ce n'était pas le moment d'éprouver des sentiments pour un chien explosif. De plus, la vie d'autres personnes était en jeu, tout comme la mienne et celle du professeur, car si le chien explosait à portée des maisons les plus proches, celles-ci seraient détruites et leurs habitants périraient dans les ruines. Mais lorsque j'arrivai chez moi, une nouvelle difficulté se présenta. J'avais laissé la clé de ma porte dans ma chambre chez Van Wagener, et pour récupérer mon fusil, il fallait d'abord que je récupère ma clé. J'abandonnai donc l'idée de tirer sur le chien et, très en colère contre moi-même et contre le reste du monde, je dis à Van Wagener que j'allais me coucher, et que s'il survivait à l'explosion, et pas moi, il devrait mettre sur ma tombe une inscription disant que ma vie avait été gâchée par un chien stupide et un scientifique fou. Van Wagener répondit que, bien entendu, il serait heureux de se conformer à tout souhait que je pourrais exprimer, et nous ouvrîmes son portail et entrâmes sans autre forme de procès.

Nous étions à peine arrivés dans la cour et n'avions pas encore fermé le portail qu'un gros chat noir sortit en trombe devant nous et fila sur la route avec le chien à ses trousses. L'espoir renaquit dans nos cœurs. Nous nous empressâmes de fermer le portail et d'entrer dans la maison. Grâce à ce chat, nous avons une chance d'être épargnés ! Le chien était en sécurité à l'extérieur de la cour, et la clôture était si haute que nous savions qu'il ne pourrait pas la franchir. Au pire, il ne pouvait pas exploser à moins de trente mètres de notre porte d'entrée, et aussi fier que le professeur fût de son nouvel explosif, il admettait qu'une explosion à cette distance ne

serait pas absolument certaine de détruire la maison. J'espérais que le chien poursuivrait le chat sur un kilomètre ou deux, puis qu'il exploserait à une distance sûre de toute maison ou personne. C'était ce qu'il nous devait après sa conduite idiote de cette nuit, mais bien sûr, je ne pouvais pas être vraiment sûr qu'il ferait son devoir.

Je m'assis dans ma chambre pour fumer un autre cigare et me calmer un peu les nerfs, et Van Wagener s'assit avec moi, et ne cessa de s'excuser pour la conduite aggravante de son chien. Je le laissai parler un moment, et j'étais sur le point de lui dire que je n'étais pas le moins du monde alarmé, et que je ne croyais pas du tout que son nouvel explosif allait détoner, lorsqu'il se produisit la plus formidable explosion que j'aie jamais entendue... j'en avais entendu un bon nombre ; j'avais déjà été soufflé dans un moulin à poudre, et j'étais tout près du navire à poudre de Butler lorsqu'il explosa en face de Fort Wilmington. Cette détonation était comme trois moulins à poudre et une demi-douzaine d'orages tropicaux réunis en un seul. Elle brisa toutes les vitres de la maison et fit trembler tout le bâtiment comme lors d'un tremblement de terre.

Le visage du professeur rayonnait de joie.

— Voilà enfin le chien ! dit-il. J'espère que personne n'a été tué, mais vous devez admettre qu'une once de mon explosif est la seule au monde qui ait pu produire un bruit aussi formidable.

— Nous allons sortir et voir quels dégâts ont été produits, dis-je. Si vous voulez bien m'écouter, Van Wagener, vous ne direz pas un mot à quiconque de votre explosif. Il n'en restera pas assez pour être identifié comme étant le vôtre, et si vous vous taisez, personne ne soupçonnera que vous avez eu quelque chose à voir avec cette histoire.

Nous ouvrîmes la porte d'entrée pour sortir, et nous faillîmes tomber sur le chien, qui était assis là, attendant qu'on

le laisse entrer, et qui avait l'air aussi innocent que si aucun événement fâcheux n'avait eu lieu.

— Je vois tout maintenant, dit Van Wagener. Ce pauvre chien n'a jamais touché l'explosif. C'est un chat errant qui l'a mangé, et il a payé le prix fort, et nous avons soupçonné le chien à tort toute la nuit.

C'est exactement ce qui s'était passé. Ce chien était aussi innocent qu'un enfant venant de naître. Il n'était pas plus susceptible d'exploser qu'un Esquimau gelé, et pourtant Van Wagener et moi avions vécu pendant les huit dernières heures dans une terreur mortelle à son égard. Je ne savais pas si je devais m'excuser auprès de l'animal ou lui donner un coup de pied. Je savais, cependant, que j'aurais aimé me donner un coup de pied moi-même, si cela avait été possible.

Cette explosion fit beaucoup parler d'elle à New Berlinopolisville. Elle ne fit aucun mal, car lorsque le chat a explosé, il se trouvait à au moins un mile de tout bâtiment, et il fit simplement un trou dans le sol à peu près aussi grand et aussi profond que la cave d'une maison. La police fit une enquête et décida que l'explosion était l'œuvre d'anarchistes et que, selon toute probabilité, les malheureux avaient eux-mêmes été victimes de leur propre dynamite. Eh bien ! je ne sais pas s'ils ont eu tort, car en règle générale, un chat est un anarchiste aussi convaincu qu'on puisse l'être, à la seule exception qu'un chat fait sa toilette.